

INTRODUCTION

LA VALISE OU LE CERCUEIL

Oran, juillet 1962

Depuis le 1^{er} juillet de cette année 1962, rien ne va plus pour la population française d'Algérie. Le peuple algérien, se prononçant massivement en faveur de l'indépendance, le sort de milliers de « pieds-noirs » ne dépend que de leur volonté ou non de quitter pour toujours la terre qui les a vu grandir. Surplombant le port, majestueuse, la chapelle Santa-Cruz semble de sa hauteur veiller pour une ultime fois sur cette population grouillante en attente d'un départ qu'ils savent tous, sans aucune possibilité de retour. Vingt-deux années, jour pour jour, après le terrible drame de l'attaque anglaise sur nos navires de guerre, Mers-El-Kébir (port d'Oran) connaît à nouveau une immense tragédie. Au terme de plus de sept années de lutte fratricide, de promesse et de renoncement, malgré la succession de gouvernements comme de gouvernants, en dépit même d'une nouvelle république, l'Algérie, cette terre française de plus de 150 ans ne lui appartient plus. Venue jadis de Sicile, de Malte, d'Espagne ou de France, fuyant qui, un régime politique ou une guerre, ou, désirant simplement changer de pays dans l'esérance d'une vie meilleure, les descendants de ces premiers colons en sont arrivés à traîner leur misère et leur désespoir, sur un quai

sale autant qu'huileux, de l'ouest de l'Algérie. Partout où l'on pose son regard, ce ne sont que valises, meubles, cartons, animaux domestiques qui, pêle-mêle jonchent le sol, entravant la circulation normale sur les débarcadères. Les voitures personnelles dans un alignement de ferraille sont quant à elles tout simplement abandonnées non loin de la rade, marquant comme une évidence que tout ne pourra être emmené. Nous sommes le samedi 7 juillet de ce qui aurait dû être un début de week-end, de ces inoubliables étés, d'avant le temps où les nuages de la guerre et de la discorde ne viennent assombrir les rayons de soleil de cette partie de la méditerranée. Faut-il partir, doit-on rester ? Comment se détacher en un instant du cheminement de toute une vie ? Abandonner ses amis, renoncer à tous ses biens pour partir vers la métropole, l'autre partie de la patrie que l'on connaît si peu. Pour chacun, trancher, décider aura été un crève-cœur, mais, depuis le 5 juillet, emporté par une frénésie folle, une partie de la population autochtone, par des actions isolées ou réfléchies, s'est livrée à des massacres où l'on recense dans la seule ville d'Oran, plus de 700 tués ou disparus au sein de la communauté européenne ou harkis. Il n'est pas difficile de lire l'inquiétude, la tristesse, le désespoir sur le visage de ces gens dans l'attente d'un embarquement. En vendant à toute hâte ce qu'ils ont de bien, très souvent à des prix dérisoires, les plus chanceux parmi les malheureux pourront peut-être envisager sereinement une nouvelle vie de l'autre côté de la mer, mais, pour l'immense majorité, issue du monde ouvrier, l'angoisse de ce qu'ils vont trouver « là-bas » emportent leurs pensées dans des tourments dont personne n'entrevoit la fin. D'autres, manquant de force, trop vieux ou par refus de l'abandon, s'obstinent en faisant le choix difficile mais compréhensible de rester. Par cette alternative le risque est évidemment de disparaître de façon brutale ou de se faire spolier ses biens. La douleur de l'exode ne suffisant pas, l'écho venant du pays n'est guère favorable au rapatriement de dizaines de milliers d'hommes, femmes et enfants en quête de travail, de

scolarité, de logements et d'intégration sociale. Des maires, peu désireux de s'ouvrir à cette misère, ne se gênent pas pour faire savoir que cette brave « populace » devrait aller se réadapter ailleurs. Même le parti politique cher à l'union soviétique s'insurge de cette invasion ne voyant là que le retour de colons capitalistes qui n'ont eu que ce qu'ils méritent. Le premier des Français, quant à lui, las de cette histoire qui n'en finit pas, par rancune peut-être de ne pas avoir assez été soutenu par ces Français d'Algérie pendant la deuxième guerre mondiale, se singularise en arborant le plus profond des mépris. Le flot de candidats à l'exil se faisant de jour en jour plus pressant, il n'est pas rare que des familles entières doivent se résigner à attendre plusieurs jours avant d'espérer trouver une place sur un bateau. Parmi tant d'autres, une famille, leur nom, Muller. Serrés les uns contre les autres de peur de se perdre dans la multitude, comme la plupart, ont tout abandonné, prenant leur mal en patience. Sur un fauteuil roulant, le haut de ce qui lui reste de jambes protégées par une couverture au ton uni, le patriarche Eugène, soixante-dix-sept ans, invalide depuis 1917, amputé au « chemin des dames », fredonne sans cesse une lassante mélodie s'intitulant « la chanson de Craonne ». Derrière lui, soutenant la chaise de misère du grand blessé, encore belle malgré ses soixante-douze ans, son épouse Fernande fille et petite fille d'émigrés espagnols, les yeux rougis par le chagrin, tente en vain en lui caressant l'épaule, de le rassurer. À côté d'eux, leur fils Joseph un peu agacé par la mélodie lancinante de son paternel, conscient de ses énormes responsabilités, se démène depuis plusieurs jours pour organiser le départ. À quarante ans, employé comme cheminot à la société nationale des chemins de fers français en Algérie, il garde l'espoir une fois arrivé en métropole, de réintégrer la prestigieuse entreprise, là où l'on voudra bien de lui.

« Arrête de fumer comme ça, cela ne sert à rien ! », l'admoneste son épouse Marylou, trente-huit ans, belle femme aux grands yeux sans cesse en mouvement guettant sa progéniture insouciante, vire-

voltant sur les quais avec d'autres enfants. Originnaire d'Andalousie, elle a, comme ses compatriotes d'Espagne, la fierté et le caractère des méditerranéens. Si la tristesse de quitter la terre d'Algérie qui l'a vu naître ne peut se mesurer, elle garde en mère courage, la tête froide et se promet par-dessus tout de protéger les siens. D'un naturel optimiste, elle sait que dans la force de son âge, il y a toujours de l'espoir pour commencer une nouvelle vie. Un peu à l'écart, Françoise l'aînée, seize ans, mâche inlassablement un chewing-gum en ricanant malicieusement avec des copines d'infortune se chuchotant au creux de l'oreille des confidences au passage du moindre beau garçon. Pierre, le puîné, du haut de ses quatorze ans, semble s'être détaché de tout et s'est un livre à la main, assis sur des paquets, qu'il se délecte de la dernière aventure de Conan Doyle en attendant le départ que tout le monde redoute, mais que lui, semble ignorer. La petite Juliette, troisième née de la famille, a déjà à dix ans les qualités et l'instinct d'une petite maman ! Se sentant en responsabilité, elle s'évertue à juguler la fougue de son espiègle petit frère Henri, qui a quatre ans, virevolte insaisissable entre les valises, malgré les réprimandes de sa sœur et de sa maman. Enfin Mercedes, la grand-mère maternelle, tout de noir vêtue, n'en finit plus de renifler et de répandre sa peine en évoquant sans cesse José, son défunt mari, à qui elle adresse prières et suppliques pour qu'il intercède en leur faveur auprès du tout puissant. Faisant face à la mer, la foule dense subitement se presse vers les points d'embarquement. Se détachant de l'horizon, une masse sombre brisant l'écume s'approche inexorablement des quais, provoquant par la même une indicible agitation. Il est clair qu'il n'y aura pas de place à bord pour toute cette armée de misère mais, chacun veut tenter sa chance en essayant par tous les moyens de se frayer avec force bagage, un chemin vers l'exil contraint. Les cœurs battent la chamade, les larmes sitôt sèchent reprennent leur flot, la tension est omniprésente et on se dispute pour des futilités. N'ayant visiblement plus toute sa tête, peu préoccupé par la situa-

tion, le patriarche Eugène Muller, les mains crispées sur les bras de sa chaise roulante reprend la rengaine des années noires dans les tranchées :

« Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes »

« C'est le Kérouan », s'exclame soudain Joseph.

« N'ayez aucune crainte, je me suis arrangé avec mes dernières économies pour nous réserver une place sur ce bateau. »

La démarche n'a pas été des plus simples, mais, le frère du responsable du port travaillait au chemin de fer avec lui, ce qui a abouti, moyennant finance, la certitude pour les siens d'embarquer pour la métropole. Au fur et à mesure de l'approche du navire, la famille se rassemble pour ne plus former qu'un seul corps. Françoise a délaissé ses copines, Pierre, debout à présent, se tient à côté d'eux mais ne quitte pas pour autant des yeux son intéressant récit. La petite Juliette a enfin réussi à mettre la main sur son espiègle petit frère et Marylou, ne tenant plus en place, fait l'inventaire de tout ce qui va être emmené dans leur expatriation. Le compte est rapidement fait ! Une valise par personne, l'un ou l'autre carton contenant des choses fragiles ou des souvenirs dont on ne peut se détacher, une cage avec un canari, quelques victuailles pour le voyage, voilà la nomenclature de misère pour commencer une nouvelle vie. Au fur et à mesure de la venue du bâtiment vers le quai, la foule se fait plus compacte, les employés du port sont prêts à recevoir les amarres et doucement le mastodonte d'acier vient se ranger. Une attente interminable, semblant durer des heures, s'écoule avant que l'échelle d'embarquement se déploie. Tout le monde, à ce même moment, veut se procurer sa place, générant de ce fait des disputes bêtes et inutiles. Fendant avec autorité cette foule indisciplinée, le responsable de l'embarquement se fraye tant bien que mal un chemin finissant par se trouver devant la masse grouillante et bruyante. Face à eux, à l'aide d'un mégaphone, il annonce en détachant les mots :

« Les personnes de plus de soixante ans, les invalides, les femmes enceintes ou avec des enfants ainsi que leurs familles sont prioritaires et viennent se mettre à ma droite, les autres il faudra patienter. »

À cet instant, Joseph se rend compte qu'il s'est fait avoir et qu'il a dépensé une partie des précieuses économies pour rien ! Malgré la colère d'avoir été floué, il n'y a plus de temps à perdre, se résigner et se ranger en bon ordre avec les prioritaires. Le monde est ainsi fait de bassesses souvent, de fulgurance parfois, malheureusement il y aura toujours des malfaisants pour profiter des pauvres. C'est ici, sur cette jetée de misère que se termine l'aventure qu'avait commencé leurs ancêtres voilà près de cent ans. C'est un véritable crève cœur d'abandonner ce pays qu'ils veulent leur, mais qui les renvoie en ce jour à leurs origines. Le moment fatidique de quitter la terre chérie prend forme en début de soirée et personnes comme bagages commencent leur embarquement. C'est une longue file humaine qui s'avance désormais, gravissant marche après marche la longue échelle qui mène vers le pont. Les hommes, conscients de leur responsabilité, têtes baissées, les bras encombrés de paquets, les femmes, visages décomposés par les larmes et les enfants, s'extirpant par évidence de leur insouciance, se rendent compte que l'heure n'est plus aux rires et souvent les pleurs imitent ceux des mamans. Sur le quai, ils demeurent les pauvres hères qui, aujourd'hui ou demain devront patienter en vue d'un prochain départ, à la merci de ce qui pourrait encore arriver de malheurs, observent de loin le cœur serré et la gorge nouée. Ce sont souvent des connaissances, des amis voir de la famille que l'on voit partir et nul ne peut prédire quand, ou et si un jour on les reverra. Sur le point d'emprunter la passerelle, la famille Muller, plus unie que jamais reçoit l'aide précieuse de deux jeunes marins pour transporter le gériatre accompagné de son fauteuil. Sans se soucier de ce qui lui arrive, le vieil homme poursuit sa plainte :

« C'est bien fini, c'est pour toujours de cette guerre infâme... ».

Joseph, l'éternelle cigarette aux lèvres, ne voulant point faire disparaître son chagrin, plus par stress que par méchanceté, admoneste quelque peu les siens pour qu'ils s'activent et accélèrent le pas. Marylou, au bras de sa maman, avance péniblement se retournant sans cesse, comme se réveillant d'une nuit cauchemardesque suivi de près par les enfants.

Enfin à bord ! Un étrange mélange de soulagement et d'amertume s'empare de tout le monde. Certains s'accourent au bastingage pour contempler une dernière fois la colline de Santa-Cruz, d'autres, n'ayant le cœur à rien, préfèrent détourner leurs yeux de ce qui fait trop mal. C'est le départ pour la France car tous ces gens sont français, mais personne n'ignore qu'une fois la Méditerranée traversée il faudra se battre pour se faire une place avec la perspective angoissante de n'être point acceptée. C'est le même chemin que celui de leurs ancêtres mais dans le sens opposé, avec des doutes similaires et les pareils questionnements. Sur le pont, çà et là on refait l'histoire, on se demande pourquoi on en est arrivé là en revenant inexorablement à la genèse de la tragédie, tentant de cerner les engrenages qui y ont abouti. Perdu au milieu de leur fourbi, les Muller, accolés, serrés à d'autres familles, se dévisagent tentant de chercher par un sourire ou un regard, l'affection apaisante d'un proche. Formant un cercle autour de leurs valises, leurs regards à l'unisson se portent sur le centre d'un sac, ou, par l'ouverture se fait jour une partie d'un vieux portrait. Joseph s'avance et précautionneusement retire la photographie ancienne, la déposant bien en vue de son clan. Retrouvant le temps d'un instant sa lucidité, Eugène interrompt son chant monotone et fixe l'épreuve à peine usée par le temps :

« Aloyse, c'est Aloyse ! »

« Oui père, c'est Aloyse », lui répond son fils.

« C'est lui mon grand-père qui a été le premier des nôtres à fouler cette terre » .

Pour la première fois, la voix ordinairement assurée de Joseph chevrote et de grosses larmes lui montent aux yeux se répandant doucement sur ses joues. Une sirène, des mouchoirs qui s'agitent, doucement le « Kérouan » quitte ses amarres, son étrave fend l'écume, laissant à sa suite plus d'un siècle d'histoire de joie, de bonheur mais aussi de profonds ressentiments .

CHAPITRE I

LA DÉCLARATION

Thann, juillet 1870

Installé sur une banquette en bois du train à destination de Thann, Alphonse Bobenrieth, le maire de Kruth s'interroge sur le contenu de la réunion de canton avec le préfet. Suite à un courrier reçu par la poste, il a délaissé pour une journée son atelier de charron pour se rendre avec les responsables d'autres villages en direction de la sous-préfecture du Haut-Rhin. Au fur et à mesure des arrêts en gare, dans la fumée âcre et épaisse de la locomotive, ses collègues viennent le rejoindre dans le compartiment. D'emblée, on se questionne dans une discussion endiablée afin de tenter de deviner la raison pressante de leur convocation. La rumeur enfle de prétendue tension avec la Prusse voisine, d'autres soulèvent le fait que l'Empereur Napoléon III serait affaibli par la maladie ou, qu'il pourrait y avoir un renversement de régime. Peut-être sera-t-il question d'une réorganisation au niveau des cantons et des préfectures, nul ne sait mais tous sont pressés de savoir. Tous ces hommes conversant dans leur langue maternelle qui est l'alsacien ne se veulent pourtant pas trop pessimiste et c'est avec grand plaisir qu'ils ont délaissé pour un jour l'atelier ou le champ pour brinquebaler gaiement à travers leur chère campagne. Ce n'est pas tous